

Les héliocampes

Miruna Tarcau

Numéro 8, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89118ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

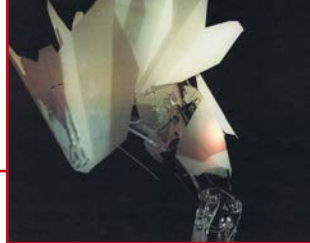
ISSN

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tarcau, M. (2018). Les héliocampes. *Entrevous*, (8), 10–12.



LES HÉLIOCAMPES • MIRUNA TARCAU

La première fois que j'ai découvert l'héliocampe, c'était sur le blogue d'une artiste connue pour ses univers oniriques. Elle peignait uniquement à l'ordinateur avec un stylo qui servait de support à la création digitale de ses œuvres, et comme elle travaillait en même temps à la création d'un recueil de contes de fée pour adultes, ses compositions étaient le plus souvent accompagnées de citations ou de notes qui donnaient de la chair à ses personnages.

La toile qui avait retenu mon attention représentait un univers sous-marin apparenté à un système solaire. Chaque organisme émettait un signal lumineux semblable à une étoile. On pouvait discerner les traits d'une jeune fille dans une nébuleuse, et à l'extrémité de ce qui aurait dû constituer ses cheveux, il y avait des créatures marines dont la silhouette évoquait tantôt un hippocampe tantôt une crevette.

Lorsqu'on cliquait sur le tableau, un long fil de conversations permettait de suivre les réactions des fans de cette virtuose de l'art digital. L'artiste ne répondait que rarement aux commentaires des visiteurs de son blogue, mais au tout début du fil, elle avait partagé un lien vers un bestiaire du XIII^e siècle, numérisé par la Bibliothèque nationale de France, dont la première page s'ouvrait précisément sur l'article consacré à l'héliocampe. Cet article contenait à peu près les informations suivantes, que je me permets de retranscrire ici dans une traduction approximative du XVIII^e siècle :

- *Héliocampe (nom masculin). Du grec ancien, ἥλιοςκάμπος (ἥλιος : hélios, soleil + κάμπος : kâmpos, monstre marin).*

On a longtemps attribué l'origine étymologique de ce mot au latin campus (champ) en raison de la nature sociale de ces êtres marins, lesquels ont pour particularité de ne se nourrir que de la lumière qu'ils produisent en collectivité. Vues de loin, les colonies d'héliocampes ressemblent ainsi à des nuées célestes, ou à des « champs d'étoiles ».

Plinie l'Ancien, qui apparentait ces créatures à des systèmes solaires, disait que lorsque le ciel était recouvert de nuages, les navigateurs perdus en mer pouvaient retrouver leur chemin en

déchiffrant le signal lumineux des héliocampes, comme ils le feraient avec une carte du ciel.

Ovide nous apprend que les héliocampes seraient nés des larmes de Prométhée que Jupiter avait enchaîné au sommet du Caucase pour le punir d'avoir offert le feu de la raison aux hommes. Les siècles chrétiens ont cependant reconnu dans leur autosuffisance miraculeuse un symbole de la grâce divine, puisque ces créatures, qui ne se trouvaient pas sur l'arche de Noé, ont sans doute été créées après la Chute et après le Déluge pour démontrer à l'homme que le Seigneur pouvait encore créer des êtres parfaits, dénués de péché.

Les héliocampes sont les seuls éclaireurs des profondeurs marines. Les requins et autres poissons terrifiants évitent de se nourrir de leur chair par respect pour leur fonction, qui est d'amener de l'espoir au milieu des ténèbres. Ce sont toutefois des êtres fragiles, car il suffit d'approcher une torche de leur tête pour les immobiliser. Éblouis par le feu, ils cessent de se mouvoir et le filament qui se trouve à l'extrémité de leur queue ne réfléchit plus la lumière qui émane de leur crâne. Ils entrent alors dans un état de dormance, lequel ne diffère de la mort que par la lueur orangée qui se dégage de leur thorax tout au long de leur vie.

L'héliocampe ne survit pas longtemps seul, éloigné de sa colonie. Captif, il ne réagira aux variations lumineuses de l'environnement que le temps de comprendre que les signaux de lumière qu'il reçoit ne proviennent pas de ses congénères.

À la surface, son cri rappelle les bruits d'un chantier, c'est-à-dire le grincement des roues d'un chariot qui crissent sur le pavé de la rue, le frottement des poulies qui servent à soulever les poutres sur les échafaudages et le son des blocs de pierre que l'on emboîte les uns au-dessus des autres. Sous la surface de l'eau, on apparente toutefois leur voix au chant des sirènes, car les colonies d'héliocampes sont souvent entourées de poissons de toutes sortes. Ces derniers sont si émus par leur chant qu'ils en viennent à négliger leur propre subsistance au point de se laisser dépérir, et c'est pourquoi les troubadours se plaisent à évoquer leur exemple lorsqu'ils parlent de l'amour courtois.

C'est à peu près à cette période de ma vie que je suis tombée amoureuse de ces créatures, au point où je leur ai consacré ma thèse de doctorat. Curieusement, je suis la première chercheuse

depuis la fin du XIX^e siècle à m'être intéressée au comportement de cette espèce qui a failli disparaître à la suite de la chasse intensive à la baleine. J'ignore toujours pourquoi, mais celle-ci a eu pour effet d'évacuer sa population de la surface des eaux et des zones côtières, si bien que les héliocampes sont désormais très difficiles à observer dans leur milieu naturel. Il m'a fallu effectuer plusieurs plongées dans un sous-marin conçu pour supporter des pressions très importantes, de l'ordre d'une centaine de bars, pour parvenir à les suivre dans les pérégrinations qui les ont menés à se réfugier jusque dans les ultimes espaces habitables des profondeurs sous-marines.

Malheureusement pour moi, mes observations n'ont guère servi à autre chose qu'à confirmer leur existence, supposée légendaire. Après dix ans de travaux, je n'ai encore jamais réussi à capturer un spécimen vivant, et les multiples hypothèses que j'ai élaborées pour tenter d'expliquer le fonctionnement de leur organisme, de même que leur comportement en groupe, ne me permettent toujours pas de comprendre pourquoi leur existence est essentiellement consacrée à l'émission et à la réception de signaux lumineux.

Peut-être la meilleure explication de ce phénomène demeure-t-elle métaphorique, si l'on considère les héliocampes à titre d'« éclaireurs des profondeurs marines », à l'instar de l'auteur du bestiaire du XIII^e siècle. Face à la complexité des relations qui nouent chaque espèce vivante à toutes les autres, j'en viens parfois à croire que les héliocampes n'existent que pour nous rappeler que la valeur d'une existence ne saurait se traduire en termes d'échanges marchands. Je me plais à voir dans leurs congrégations des cercles d'intellectuels faisant fi des lois de la nature selon lesquelles il faudrait manger ou bien être mangé, un peu comme s'ils nous disaient que bien avant que nous n'inventions les cartes de crédit et les diplômes universitaires, ils avaient déjà procédé à une dématérialisation des biens culturels.

Les articles les plus récents à leur sujet indiquent qu'il s'agirait de créatures préhistoriques dont le métabolisme extrêmement simple fonctionnerait à la manière des mitochondries à une échelle macroscopique. Je crois quant à moi qu'il pourrait s'agir au contraire d'organismes de l'avenir, calqués par anticipation sur le modèle de l'intelligence artificielle, qui n'existera peut-être que pour se regarder vivre.